Document généré le 25 avr. 2024 08:34

Séquences : la revue de cinéma

A Tale of Love and Darkness
Grandeur et misère du sionisme

Julie Demers

Numéro 305, décembre 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/84728ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Demers, J. (2016). Compte rendu de [A Tale of Love and Darkness : grandeur et misère du sionisme]. *Séquences : la revue de cinéma*, (305), 30–30.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

A Tale of Love and Darkness
Grandeur et misère du sionisme

Froidement accueilli à Cannes et boudé par la critique française, le premier film réalisé par Nathalie Portman a quelque chose d'indicible. Une élégance, une délicatesse. Malgré quelques maladresses propres aux premières œuvres, la réalisatrice offre avec ***A Tale of Love and Darkness*** *un précieux regard sur la création de l'État d'Israël.*

JULIE DEMERS

La Deuxième Guerre mondiale vient de prendre fin. Fiona Oz, une riche Juive d'Europe de l'Est, a perdu tous les siens. Elle a épousé un intellectuel et s'est établie avec lui dans un quartier pauvre de Jérusalem. Elle lui a donné un fils : Amos Oz, qui deviendra plus tard l'un des plus importants romanciers d'Israël. La famille partage un rêve : celui de vivre enfin dans le pays de lait et de miel promis par la Torah. Un pays où tous les Juifs du monde seront accueillis et où ils ne seront plus persécutés. Ce désir les hante jusqu'au 29 novembre 1947 — jour où les Nations Unies votent le partage de la Palestine en un État arabe et un État juif. Le lendemain, le rêve se transforme en cauchemar : la guerre civile éclate. Les morts s'accumulent et l'esprit de Fiona, peu à peu, s'étiole.

Personnage plus grand que nature, formidablement écrit et interprété par Nathalie Portman, Fiona illustre les écueils de l'idéalisme sioniste qui base son rêve plus sur les fantasmes que sur la réalité. Sorte de Madame Bovary juive, Fiona ne vit qu'à travers la mythologie. Lorsqu'elle comprend que l'existence n'a rien à voir avec les espoirs de sa jeunesse, la jeune mère s'effondre. Elle cesse de transmettre les histoires de ses ancêtres à son fils. Elle se cloître dans le silence et l'immobilité — ne vit plus, ne dort plus. Elle descend volontairement au shéol, l'au-delà souterrain juif où errent les âmes fantomatiques. Et dans sa descente aux abysses, elle détruit au passage tout ce qui se trouve autour d'elle.

L'histoire d'Oz devient le miroir de la situation juive en Terre sainte. Juifs et Arabes sont les enfants d'un même père agresseur : l'Europe. Les Arabes ont été infantilisés par le colonialisme; les Juifs, exterminés par les pogroms et la Shoah. Comme l'explique le narrateur : « Mais les deux enfants ne s'aiment pas. Ils voient dans l'autre l'image exacte de leur cruel parent ». Lorsque le jeune Amos blesse accidentellement un autre garçon, l'incident se transforme en drame racial.

Une des grandes réussites du film est d'avoir raconté cette histoire du point de vue de l'enfant. Celui-ci comprend mal la transformation de sa mère, en sorte que le récit est enveloppé d'une aura de mystère où s'entremêlent histoires, allégories et métaphores. Transfigurée par l'imagination du fils, la mère devient le personnage principal de tous les mythes. Comme l'avait fait Olivier Ringer avec le méconnu ***À pas de loup***, mais aussi Philippe Lesage avec ***Les démons***, la caméra reste à hauteur d'enfant. On voit ainsi la mère en contre-plongée, sous les draps, à travers les nappes. Nathalie Portman a certainement le sens du cadre, et certaines séquences du film rappellent celles de ***The Hours*** de Steven Daldry, ***Tree of Life*** de Terrence Malick, ***Women Without Men*** de Shirin Neshat et Shoha Azari.

Les écueuils de l'idéalisme sioniste

Bien qu'inspiré des mémoires d'Amos Oz, ***A Tale of Love and Darkness*** a quelque chose d'intime. La voix d'Oz se confond souvent avec celle de Portman. Car Portman ne rapporte pas que l'histoire d'un écrivain, elle relate aussi celle de ses aïeux, venus eux aussi d'Europe de l'Est. Elle rend hommage à ses parents, qui comme ceux d'Oz, se sont rencontrés à l'université avant d'immigrer en Israël. ***A Tale of Love and Darkness*** est donc plus qu'une simple transcription visuelle de la parole de l'auteur. C'est une véritable adaptation — une appropriation par Portman du récit d'Oz — visant à créer un chant d'amour pour ses ancêtres, son pays natal, ses beautés et ses contradictions.

Malgré quelques instants de grâce, la mise en scène étouffe parfois sous le poids de certains effets surannés, comme si la réalisatrice ne faisait pas suffisamment confiance à ses images. Mais nous pardonnerons volontiers ces maladresses et attendrons avec impatience la prochaine proposition.

★★★

■ SIPOUR AL AHAVA VA'KHOSHEKH | **Origine :** Israël / États-Unis – **Année :** 2015 – **Durée :** 1 h 35 – **Réal. :** Nathalie Portman – **Scén. :** Nathalie Portman (d'après les mémoires d'Amos Oz) – **Images :** Slawomir Idziak – **Mont. :** Andrew Mondshein, Hervé Schneid – **Mus. :** Nicholas Britell – **Son :** Ben Barker – **Dir. art. :** Arad Sawat – **Int. :** Nathalie Portman (Fania Oz), Amir Tessier (Amos Oz), Gilad Kahana (Arieh Oz), Makram Khoury (Halawani), Yonaton Shiray (Amos adolescent) – **Prod. :** Ram Bergman, David Mandil, Nathalie Portman – **Dist. / Contact :** Séville.